

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 22 (1884)
Heft: 19

Artikel: A la vesita
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-188239>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 05.04.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

ser des libérés envoyés par les directeurs ou les au-
môniers de prison.

Cet exposé fini, le président et un des membres
de l'association, sir Emilius, ont successivement
pris la parole. Ce dernier a insisté sur l'erreur
commise par les voleurs sans expérience, lesquels
se figurent toujours qu'ils ne seront pas pris.

« Le gros de vos profits, a-t-il ajouté, ne reste
pas entre vos mains. Il passe dans celle des rece-
leurs. Vous voyez donc que ce qu'il y a encore de
plus profitable, c'est d'être honnête homme. »

Sir Robert Carden, au cours d'une allocution
fort applaudie, a provoqué un grand éclat de rire
par une observation : « Quelques-uns d'entre vous
doivent me connaître, dit-il ; et moi aussi, je recon-
nais toujours un voleur à son air. »

La parole a ensuite été donnée aux invités.
Quatre voleurs, ramenés au bien, ont raconté leur
vie passée ; l'un d'eux avait l'élocution remarqua-
blement facile et élégante. Un autre, âgé seulement
de vingt-neuf ans, avait déjà passé onze ans en
prison.

L'ancien directeur de la prison de Cold Bath
Fields a prononcé à son tour un discours vivement
applaudi : « Dans mes vingt-quatre ans de direc-
tion, a-t-il dit, 250,000 prisonniers m'ont passé par
les mains. Parmi eux, il se trouvait bon nombre
d'hommes supérieurs. »

L'orateur condamne fortement l'emploi du *tread-
mill*, instrument de travail qui devient presque un
instrument de torture. C'est un grand cylindre ho-
rizontal tournant sur son axe, comme une cage d'é-
cureuil, et que le condamné fait tourner en mar-
chant, comme cet animal. La seule différence, c'est
que l'écureuil est placé à l'intérieur du cylindre,
tandis que l'homme se trouve à l'extérieur.

Le treuil des carriers peut donner une idée de
cet appareil. Seulement, le *treadmill* est d'un petit
diamètre et a une assez grande longueur, ce qui
permet d'y employer une dizaine d'hommes sur la
même ligne horizontale.

On dit, dans les *Traité de mécanique pratique*, que
pour tirer de la force musculaire de l'homme le plus
grand effet utile, il faut l'employer comme moteur,
en appliquant son poids à l'extrémité d'un levier.
C'est sur ce principe qu'est fondé le *treadmill*. Mais
cet effet le plus utile est aussi le plus monotone, le
plus ennuyeux à produire ; sans compter que, si
l'on manque une marche de cet escalier tournant,
on s'écorche la jambe et l'on peut s'estropier.

« Je sais ce que c'est que le *treadmill*, a-t-il ajouté
en terminant, j'y ai mis sept cents hommes par
jour pendant vingt ans. Eh bien ! je l'ai vu casser
des bras et des jambes, et jamais ne servir à rien
d'utile. Quand on l'a brûlé à la prison de Cold Bath
Fields, je n'en ai donc pas été fâché. »

Tels ont été les incidents de ce banquet de vo-
leurs, qui montre suffisamment que l'Anglais met
de l'originalité dans tout, même dans les œuvres de
bienfaisance. Hélas ! les résultats de cette œuvre de
relèvement ne sont malheureusement pas en rap-
port avec les sacrifices qu'elle exige ; enfin n'aurait-

elle transformé qu'un coquin sur dix en honnête
homme, que ce serait déjà beaucoup.

Notre commission de clémence pourrait peut-être
puiser dans l'étude de cette institution d'utiles en-
seignements à appliquer aux malheureux qui sor-
tent de nos établissements de détention.

Ecuries-salons. — Beaucoup de gens qui, chez
nous, portent chapeau de soie et montre d'or, n'ont
point un appartement aussi propre, aussi orné que
celui où se prélassent les vaches de Brèk en Hol-
lande. Avant d'entrer, vous essuyez vos souliers à
une natte étendue devant la porte ; si vous vous ou-
bliez, on ne se gêne pas pour vous rappeler à l'ordre.
Les étables sont pavées de briques de différentes
couleurs, et d'une propreté exquise ; les parois sont
revêtues de bois de sapin, les fenêtres ornées de ri-
deaux de mousseline et de pots de fleurs, les man-
geoires sont peintes, les vaches étrillées, peignées,
lavées.

Pour les empêcher de se salir, on leur relève la
queue à l'aide d'une ficelle attachée à un clou du
plafond : une rigole qui traverse l'étable emporte
continuellement les ordures ; excepté sous les pieds
des bêtes, on ne voit nulle part ni un fêtu ni une
tache ; l'air y est si pur qu'en fermant les yeux on
pourrait se croire dans un salon. Les chambres des
paysans, la laiterie où l'on fait le fromage, les cours,
les moindres recoins, tout est également propre et
luisant.

A la vesita.

Cein a rudo tsandzi du lè z'altro iadzo po cein
qu'ein e-t dè cein qu'on apprend à l'écoula. Ora
que lè z'einfants ein dussont atant savai què lè me-
nistrès d'ao vilhio teimps n'est pas question ! s'agit
dè recordà sein renasquà, sein quiet gâ lè régents
militéro ! N'est pas l'eimbarras ! lè z'einfants d'ora
savont tot. Dein lo teimps, on sè containtavè dè l'ao
fère recordà lo catsimo, lo passadzo, lo livret et
cauquès chaumo, et l'étai tot. Lo régent lè fasai
epelâ su l'ao paletta, et liairè onna mi su lo testa-
meint, et lè fasai chiffra on pou, quand savai, et l'étai
tot. On n'avai pas onco einveintâ lo programme, et
on laissivè la granmère et la jografi à elliao qu'ein
aviont lezi. Et cein que lai dient la science naturet !
on s'ein, einquettavè atant què dai dzerrotirès dè la
serveinta à Pharaon. On savai bin que quand on
voignivè ein aoton d'ao bio fromeint, on ne messe-
navè pas d'ao navet, et que quand lè niolans étiont
nai et que lo teimps bargagnivè on étai dein lo cas
d'avai la pliodze ; mà on avai pas fauta dè savai por-
quiet cein sè passavè dinsè ; on laissivè fère lo bon
Dieu, et tot allavè bin.

Ora, on sè conteinte pas dè cein. On vao tot savai,
et on n'est pas éduquâ s'on ne sâ pas derè porquie
lè pommès bovardès ne craissont pas su lè premio-
lâi, et porquie lè bocans ont 'na berbitche. Mà on a
a bio tot cein volliâi expliquâ ; y'ein a adé dai ma-
lins et mémameint dai tabornio que tràovont dai ré-
sons que vaillont atant que cein qu'on apprend
dein la science naturet, coumeint vo z'allâ vairè ; et

se y'è batolhi tant qu'ora dè clliào z'affèrès, l'est tot bounameint po vo conta sta z'ice que montrè que quand on a dè l'idée on pào repondrè sein avàit tant recordà.

A la vesita de stu sailli, lo régent qu'avàit bin expliquà ài z'einfants ti clliào novés z'affèrès d'ora, demandé à n'on bouébo :

— Pourquoi, quand on met du lait chaud et pur dans un vase, la crème se forme-t-elle à la surface?

— C'est parce que le fritier ne pourrait pas aller éramer à fond du bagolet, répond lo bouébo.

Histoire d'un pantalon.

Un peintre étranger, qui paraissait vouloir étudier nos paysages, et disant s'appeler de Carotin, était depuis plusieurs semaines dans un hôtel de Genève, mangeant et buvant bien, dormant mieux, mais peu soucieux d'acquitter sa note. En vain, le garçon la lui avait présentée à diverses reprises, il en avait toujours remis le paiement à un lendemain problématique.

Le maître d'hôtel, qui avait conçu des doutes sur la solvabilité de ce personnage, résolut d'en finir; et comme il craignait que son débiteur, qui, pour tout gage, n'avait que ce qu'il portait sur lui, ne disparût un beau matin, il dit au garçon : « Jean, tu brosse chaque jour les effets de ce monsieur? Eh bien, demain matin, de bonne heure, tu lui retiendras son pantalon. Il faudra bien alors, s'il veut sortir, qu'il s'exécute. »

Le lendemain matin, le peintre s'éveilla vers dix heures. C'était son habitude, à ce cher homme, de dormir la grasse matinée. Il jette les yeux sur sa garde-robe et, n'y voyant pas son pantalon, il comprend les desseins de son hôte :

— « La bonne affaire! s'écrie-t-il en sautant à bas du lit. Je n'aurais jamais changé de maison, mais puisque la voilà réglée maintenant... »

En un tour de main, il est habillé. Les bottes sont hautes, son pardessus très long. Il se boutonne bien. Le voilà dans la rue.

Une demi-heure plus tard, notre artiste était installé à la pension ***, dans une excellente chambre, où il se faisait servir à déjeuner, puis à diner.

Le soir venu, il dépose ses effets à la porte pour qu'on les lui brosse et s'endort d'un sommeil calme et profond.

A huit heures du matin, on frappe à la porte. C'est le garçon qui lui rapporte ses effets tout propres, ses bottes bien luisantes.

— « Et mon pantalon? fait-il.

— Votre pantalon! répond le garçon, mais il n'y en avait pas!

— Quel scandale! mon pantalon! On m'a volé mon pantalon!

Et le peintre s'agite, il crie, il tempête. En vain, le garçon veut-il lui présenter une observation. Il continue à vociférer. Il ne veut rien entendre.

— En voilà une baraque! c'est indigne! abominable!

Dans la maison, tout le monde est aux écoutes dans les couloirs. Le patron, à son tour, arrive tout essoufflé. Qu'y a-t-il donc? Que s'est-il passé? A

aucun prix, il ne veut d'un pareil scandale dans sa maison.

— Votre pantalon! on vous l'a égaré, dites-vous! Eh bien, c'est bon, on vous le remplacera, mais, de grâce, cessez vos cris.

— Oui, mais il y avait soixante francs dans une poche.

— Eh bien, on vous remettra vos soixante francs, mais finissons-en. »

Le peintre eut ainsi un pantalon neuf, plus soixante francs. Seulement, il paie cela bien cher aujourd'hui, attendu qu'il a été mis en état d'arrestation pour faits d'escroquerie.

CHEZ MON FUTUR

IX

— Vous comptez épouser le vicomte! interrompit la baronne croyant trouver dans ces conseils une intention intéressée.

— Je ne le reverrai plus, madame.

— Oh! ni moi non plus, mademoiselle.

Et la baronne ajouta avec animation :

— C'est là le plus piquant de l'aventure. A vouloir courtiser deux femmes à la fois, on risque de n'obtenir ni l'une ni l'autre. Moi, je ne m'exposerai plus à la jalousie de mon mari. Une nouvelle scène comme celle qui vient d'avoir lieu me tuerait. Vous, vous jugez avec raison que la conduite du vicomte est inqualifiable. Sollicitez votre main alors que, tout dernièrement encore, il me jurait... Faisons un serment, Emmeline, voulez-vous?

— Lequel?

— Celui de ne jamais revoir le vicomte.

— Je viens de vous dire que telle est ma détermination, répliqua Emmeline avec impatience.

— Puis, comme pour justifier son air préoccupé :

— Je dois vous prévenir que mon frère va arriver, repart-elle, il m'a amenée ici; il en est sorti pour réparer un oubli, mais il ne saurait tarder maintenant. Voyez si vous voulez l'attendre.

— Vous êtes accompagnée de votre frère! s'écria la baronne. Et vous me laissez il y a un instant vous accuser d'être venue seule! Oh! je vous comprends. Mademoiselle de Nacqueville n'avait pas de comptes à me rendre! Mademoiselle de Nacqueville se place assez haut pour braver la médisance et ne daigne donner à personne des explications de sa conduite! Adieu. Je vous remercie de m'avoir avertie que votre frère va arriver. Non, certes, je ne veux pas le voir. Ma présence ne manquerait pas de l'étonner. Elle lui fournirait matière à des commentaires sans fin. Quelle heure est-il donc?

La baronne se rapprocha de la cheminée.

— Elle va reprendre sa lettre, pensa Emmeline.

Cette supposition était toute naturelle. La première chose à faire en effet, puisque Christine rompt toutes les relations avec le vicomte, c'était de supprimer le billet qu'elle lui avait écrit et qu'elle avait déposé dans le socle de la pendule Louis XIV.

Emmeline, par discrétion et générosité, se retira dans l'embrasure d'une fenêtre. Elle était censée ignorer qu'un billet fût caché là, elle voulut accorder à la baronne toute la latitude de le retirer sans avoir à en rougir. La jeune fille cependant, tout en ayant l'air de regarder dans le jardin, suivit du coin de l'œil tous les mouvements de la jeune femme, qui, au lieu d'enlever le papier, s'assura seulement par un coup d'œil rapide, qu'il était toujours là, bien caché.

Puis la baronne traversa le salon pour gagner la porte, en adressant quelques mots d'adieu à Emmeline.